

Heureux qui comme Ulysse...

Autor(en): **Boyon, Jérôme**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messenger suisse : revue des communautés suisses de langue française**

Band (Jahr): - **(1998)**

Heft 108

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-847657>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Heureux qui comme Ulysse...

Nicolas Bouvier s'est éteint à Genève à l'âge de 68 ans. Terminus d'une vie de nomade menée au pas, de routes en déroutes, à la découverte de la «Mère Asie».

Jérôme Boyon

«**P**lus léger que boule de chardon, disparaître en silence, en retrouvant le vent des routes» : dans *Morte saison*, l'un de ses derniers poèmes, Nicolas Bouvier s'était imaginé d'autres voyages. Il aurait pu mourir à l'autre bout du monde. Sur la route, il avait croisé vingt fois le cimetière idéal. C'est pourtant chez lui, à Genève, son Ithaque, qu'il a disparu, des suites d'un cancer. Il se voyait né dans une dynastie de «pérégrins» suisses, pris par la passion d'«aller et venir», enfant de cette Suisse qui, dépassant sa *claustrophobia alpina*, voulait «voir l'autre côté de la montagne», et courir le monde. Il avait d'ailleurs étudié la généalogie de sa bougeotte dans *l'Échappée belle* : Thomas Platter, Paracelse, Rousseau, Burckhardt (le premier Suisse à parvenir à La Mecque), Töppfer, Cendrars, Cingria, Ella Maillart... Sa vie était tracée : il connaîtrait «par la plante des pieds». Au début des années 30, Bouvier fait «d'immenses lectures enfantines» : la géographie, l'amour des grands espaces, il la trouve dans «la contemplation silencieuse des atlas, à plat ventre sur le tapis» mais aussi et surtout chez Jules Verne, Stevenson, Jack London, Fenimore Cooper : «À huit ans, je traçais avec

Nicolas Bouvier et les baladins campagnards, Japon central, 1955.



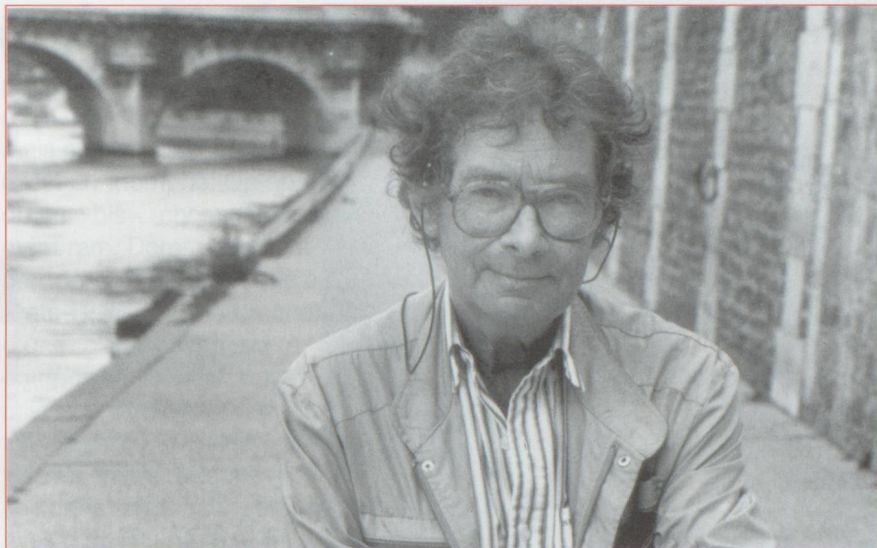
«L'ambiguïté des voyages : on s'attache, on s'arrache et ce mouvement pendulaire est loin d'être innocent. On passe de la jubilation à la tristesse et cette balance, qui est comme un voyage à l'intérieur du voyage, vous tue». (*L'Échappée Belle*)

«À chaque fois que je peux glaner un petit truc, à gauche ou à droite, je suis content comme un gamin qui va marauder des œufs dans des nids de passe-reaux». (*Routes et Déroutes*)

«Un voyage se passe de motifs. Il ne tarde pas à prouver qu'il se suffit à lui-même. On croit qu'on va faire un voyage, mais bientôt c'est le voyage qui vous fait ou vous défait». (*L'Usage du Monde*)

«On ne voyage pas pour se garnir d'exotisme et d'anecdotes comme un sapin de Noël, mais pour que la route vous plume, vous rince, vous essore, vous rende comme ces serviettes élimées par les lessives qu'on vous tend avec un éclat de savon dans les bordels». (*Le Poisson-scorpion*)

l'ongle de mon pouce le cours du Yukon dans le beurre de ma tartine. Déjà l'attente du monde : grandir puis déguerpir». Une tendance certaine à l'école buissonnière avant sa première fugue à Florence, commise en complicité avec son père : là, il s'effondre devant tant de beauté, victime du fameux syndrome de Stendhal. Deux ans plus tard, engagé par *La Tribune*, il met le cap sur le Grand-Nord, la Finlande, la Laponie. Dans le silence de la toundra, il prend fait et cause pour le voyage. Mais sa boussole le conduira toujours plus vers l'Orient, vers celle qu'il appelait la «Mère Asie». Un continent immémorial, une terre promise qui fit toujours de lui un «eurasiatique» convaincu. Il sait déjà que le Japon sera sa destination finale, le faite du temple, mais il prend son temps. Pour ne pas briser la continuité du voyage, il progresse lentement, avec les gestes posés de l'artisan. Chez lui, pas de sauts de puce. L'allure de la fourmi, le pas à pas. D'abord sur la route des Tziganes, qu'il prend à rebrousse-poil : Bohême, Bosnie, Bosphore... À Belgrade, il rejoint son ami peintre Thierry Vernet, «son jumeau psychologique». Vernet lui donnera un peu de son regard de peintre, le goût de la couleur locale et des descriptions impressionnistes. Les deux amis voyagent dans une Fiat Topolino qu'il connaissait par cœur pour en avoir «entièrement démonté, changé et huilé les 8 000 pièces». En revenant de ce premier voyage au long cours, Bouvier publie *L'Usage du Monde*, la Bible des écrivains voyageurs, illustré par Vernet. Trois ans d'effort pour venir à bout de ce livre à tiroirs, plein d'images, d'odeurs, d'impressions : «c'est une véritable ménagerie, où un singe observe un cheval, qui observe un mollah, qui observe une fourmi». Le récit s'interrompt alors qu'il entame sa longue descente vers l'Inde. Mais le voyage continue. Sédentaire entre les nomades, Bouvier se fixe de temps en temps, pour connaître le plaisir de l'étape et ne pas perdre le rythme des saisons. Comme à Tabriz, sur la route de Téhéran, où il passe l'hiver de sa vie. Plus tard à Ceylan, pour sept mois d'enfer dans une soupente de Galle, en plein pays tamoul, avec pour seul mobilier un



petit Bouddha et une Remington. Un séjour catastrophe et halluciné, parasité par les insectes et les maladies indigènes qu'il collectionnait (amibiase, malaria, dysenterie, thyphoïde,...). Vingt-trois ans plus tard, il finira par raconter cette expérience, sa plus marquante et sa plus douloureuse, dans *Le Poisson-scorpion*. Un récit écrit à deux doigts de la folie, sur des relents de whisky, baigné par l'Andante du quatuor à cordes de Debussy. Bouvier ne s'est jamais ménagé. Aux désirs de conquête, il préférerait se mettre à l'épreuve de la route, en subir l'érosion. Il ne manquait jamais de rappeler qu'il avait «laissé en voyage toutes ses dents et la moitié de ses jambes», lui qui avouait sa «confiance dans la fatigue de la très longue marche». Cette endurance, ce jusqu'au-boutisme, il l'aura aussi démontré dans l'âge mur : avec *Chronique japonaise*, l'un des ouvrages les plus fouillés et les plus justes écrit sur le pays du Levant puis ses promenades irlandaises de *Journal d'Aran et d'autres lieux*. Entre temps, il se sera converti à l'image, devenant à la fois photographe et iconographe, comme on joint le geste à la parole. Que garder de Bouvier ? Peut être cette indispensable légèreté, cette immense modestie devant les beautés du monde, une loi de l'observateur, si particulière, qu'il observait : il aura passé sa vie, à la manière des bonzes, à chercher une «leçon de moins» dans des «paysages de peu». Se défaire, s'alléger, voyager comme on pose ses bagages. Faire de sa vie un long «exercice de disparition». +

À lire

Aux éditions Payot : *Le Poisson-scorpion*, *Chronique Japonaise*, *La Vie immédiate* (album de photographies d'Ella Maillart, texte de Nicolas Bouvier), *L'Usage du monde*, *Journal d'Aran et d'autres lieux*.

Aux éditions Métropolis : *Routes et déroutés* (entretiens), *L'Échappée belle*.

Aux éditions Zoé : *Le Hibou et la Baleine*, *Le Dehors et le Dedans* (poèmes).



Nicolas Bouvier, photographe.